

LIBIDO EN HUIS CLOS

Dans *Sexes*, son nouveau roman, Daniel Foucard passe au crible les addictions sexuelles les plus improbables, comme autant de symptômes d'une identité diffractée. Signe des temps ? Explications.

On connaît bien Daniel Foucard chez *Chro*, où on lui a offert plusieurs cartes blanches. Depuis le début des années 2000, il met en place des dispositifs paralittéraires qui empruntent leurs ressorts à la culture pop et aux mondes virtuels. Films fantastiques, jeux vidéo, science-fiction, polar ou géopolitique forment ainsi une toile où se greffe une écriture blanche, laconique, écho des névroses contemporaines. Il met en scène des individus asociaux, en lutte contre le conformisme mondialisé. Avec *Sexes*, son nouveau livre, il se glisse dans la peau d'un sex-addict qui dialogue avec son analyste, un mystérieux docteur géorgien, jusqu'à ce que leurs deux voix ne fassent plus qu'une. Et qu'on s'aperçoive en définitive que la pathologie n'est pas celle que l'on croyait... Explications.

Pourquoi avoir situé le récit en Géorgie ?
Ça vient d'une idée très simple. J'ai fait une résidence aux Laboratoires d'Aubervilliers, que j'ai nommé la résidence « Degré 48 », la latitude géographique d'Aubervilliers. Elle consistait à inviter des gens pour proclamer des manifestes de leur choix. J'ai passé commande notamment à des

gens qui n'étaient pas prêts à le faire : un clin d'œil à Ilia Zdanevitch, poète géorgien du début du xx^e siècle qui avait créé une université d'avant-garde nommée « Degré 41 ». Il y avait donc deux raisons de situer le récit en Géorgie : d'une part, je le raccordais ainsi à ma résidence d'Aubervilliers sans que ce lien soit perceptible, d'autre part, tout ce qui hante mon écriture et qui me passionne, c'est la géopolitique. Tu peux ajouter la particule « géo » devant toutes mes préoccupations.

Géo-sexes, ici...

Géo-sexes, pourquoi pas. Et évidemment, la Géorgie, par les temps qui courent, c'est un cadeau pour moi. Parce que c'est une région problématique : on ignore sa position par rapport à l'Occident, la Russie, l'Orient. Ce qui était marrant, c'était d'accoler à cette région un problème qui n'a rien à voir. On ne s'attend pas à ce qu'un livre situé en

Géorgie se consacre à un spécialiste des addictions sexuelles, sans qu'il ne soit jamais fait allusion aux problèmes avec la Russie. Déterritorialiser les problèmes est un truc obsédant chez moi.

Ton style est toujours aussi détaché et factuel, mais tu abordes pour la première fois quelque chose de l'ordre de l'intime...

Le thème récurrent de mes livres est la problématique de l'individu confronté au collectif. Il s'agit toujours d'un individu qui essaye d'entreprendre quelque chose avec les autres, mais qui s'aperçoit qu'il n'arrive pas à s'adosser à leurs luttes à eux ; par conséquent, il s'individualise et se marginalise, pour finir seul. *Nudisme*, mon précédent livre, c'était ça. Un nudiste qui rejoignait des groupes radicaux et finissait par leur dire : je vais faire une manif, mais si vous ne voulez pas, je vais la faire tout seul. Et il finit en prison. C'était

« Le thème récurrent de mes livres est la problématique de l'individu confronté au collectif. »

DANIEL FOUCARD



« Quand j'ai commencé à écrire, mon premier modèle a été la science-fiction, même si je n'aime pas particulièrement ça. »

tiré d'un fait réel : un type qui se baladait à poil sur les routes d'Angleterre et que les médias avaient surnommé « *the naked Rambler* » (le vagabond nu, en français). Il a continué à vivre à poil en prison. Il était aussi à poil à son procès... C'était le fil conducteur. Donc, évidemment, ça parlait de moi. Après, quand je me suis lancé dans la littérature, je voulais éviter une chose : le sentimentalisme. Pour moi, les deux opposés en littérature sont le romantisme et le sentimentalisme. On les raccorde souvent, or ils sont opposés, voire antinomiques.

Qu'entends-tu par romantisme ?

Le romantisme correspond à une volonté d'engagement, de faire la révolution, de s'opposer au monde tel qu'il est, de combattre pour des trucs absurdes. J'adosserais volontiers ma production littéraire à ça. J'ai toujours une vraie passion pour la folie. Dans *Nudisme*, le personnage principal était complètement dingue. Nudisme, folie et romantisme

d'un côté, sentimentalisme et intimisme de l'autre. Même si l'on peut percevoir l'intimisme différemment, je n'ai pas grand-chose à raconter là-dessus.

Ton dialogue entre le sex-addict et son toubib géorgien, qui ne comporte aucun tiret, semble pourtant chercher à révéler quelque chose de l'ordre de l'intime, même d'une manière froide, neutre, objectivée. Tu révèles certaines névroses du monde contemporain, mais à travers un individu qui incarne le grain de sable qui grippe la machine. C'est un cheminement très clair pour moi : quand j'ai commencé à écrire, mon premier modèle a été la science-fiction, même si je n'aime pas particulièrement ça. C'est H. G. Wells qui m'a donné envie d'écrire. Je me suis dit : ce qu'il y a de génial avec la littérature, c'est qu'on peut réinventer le monde, donc le projeter dans le futur. Mes livres ne sont pas si éloignés d'une certaine anticipation. Or, je me suis aperçu récemment que ce n'était pas le futur qui

m'intéressait, mais le présent, bien plus vertigineux que le futur. Le futur incarne l'infiniment lointain, moi je m'intéresse à l'infiniment présent. Tout rentre là-dedans, tout ce que je capte quotidiennement, un peu comme si j'étais une antenne – les informations, les séries... –, pour former une espèce de présent dont je ne peux pas moi-même me retirer. Du coup, ça se rapproche de plus en plus de moi, même si j'essaie de repousser la conscience de soi à travers mon écriture. Pour *Sexes*, j'ai capitulé : le personnage de *Sexes*, c'est moi. J'y décris un problème, ou plutôt une certaine inclinaison, que je grossis un peu pour les nécessités de la cause.

Tu inventes plein de pathologies sous forme de mots-valises et de néologismes, comme la « narcensibilité », contraction de narcissisme et de sensibilité.

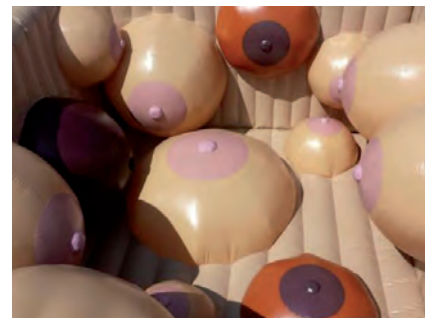
Cela correspond à des personnes que je connais dans la réalité et dont j'exagère les travers sexuels, si on peut appeler ça des travers. Disons que je dépeins des obsessions sexuelles qu'ils n'ont pas eux-mêmes dans la réalité.

Contrairement à tes autres livres, tu parles ici d'un dénominateur



SUR LA PAGE DE GAUCHE
The naked rambler.

CI-CONTRE ET CI-DESSOUS
Funland, parc d'attractions érotiques.



commun universel : le sexe. Quel que soit le contexte social, la latitude, etc., le sexe est omniprésent.

On ne peut pas y couper.

Par rapport à cette transposition du sexe, un ami artiste m'a dit un jour : « Tu sais, Daniel, ce n'est pas l'argent qui domine le monde, c'est le sexe. » Je me suis dit sur le moment : bon ça va, c'est mignon comme phrase, c'est tranquille, ça enfonce une porte ouverte. Mais en même temps, ça m'a interloqué. Je lui ai répondu : « Comment tu peux dire ça ? » À mon sens, l'intérêt pour le sexe, qui est devenu omniprésent, aurait presque tendance à décliner, par effet de saturation. Ce qui décline, c'est la nécessité de se reproduire. Ce qui va prendre en charge la reproduction, c'est le clonage ou l'accouchement sous X. Il y a plein de dérivatifs possibles... Le sexe va devenir un plaisir pur, une distraction, comme les parcs d'attractions.

T'es-tu servi de modèles pour les personnages ?

Non, j'ai l'habitude de ne pas me documenter, ou très peu. J'aime travailler à partir de ce peu. Je n'ai pas fait comme dans ces livres sur les addictions sexuelles qui jouent la carte reportage sur le terrain, dans les services d'urgence... J'ai fait exactement l'inverse, même, puisqu'au fond, je ne parle pas de ça. Ce n'est pas un livre sur l'addiction sexuelle. L'addiction sexuelle est mon alibi pour parler d'autres problèmes, comme notre rapport au sexe transformé en images, la surconsommation immédiate et instantanée de sexe sur les ordinateurs portables, les tablettes et les smartphones. Aujourd'hui, le sexe est un plaisir qu'on peut satisfaire beaucoup plus rapidement qu'avant. Hier,

il fallait aller aux putes ; maintenant, tu te satisfais par la masturbation.

On peut aussi prendre le livre comme un reflet de tes propres ressentis, une forme de schizo-littérature à la Roussel 2.0, et non comme une satire sociologique...

Ah, effectivement, je ne fais jamais de satire. Là, on retrouve l'opposition entre l'individuel et le collectif. Les addictions décrites ici ne sont même pas les plus intéressantes : la mécanophilie, la narcensibilité, la trainolâtrie... C'est marrant, cocasse, mais ce n'est pas symptomatique du phénomène. C'est plutôt une manière de dire : moi, finalement, ma sexualité est complètement insulaire. Et on va t'expliquer : oui, mais c'est parce que tu as des problèmes psychologiques liés au train, quand tu étais petit, tout ça... Non, c'est juste que je me retire du collectif. C'est le fil conducteur. Bref, ce n'est pas un portrait de la société, et c'est pour ça qu'il n'y a pas de documentation. Quant à Roussel...

Un auteur que tu lis ?

C'est effectivement l'un de mes modèles littéraires. Même si j'ai une vision différente de la *doxa*. Le problème, c'est que Roussel est selon moi trop souvent associé à la poésie, à l'imaginaire, au surréalisme. L'idée que je m'en fais, c'est qu'il se dit, au

moment où il écrit, la littérature, c'est fini ; c'est l'image qui va gagner. À partir de là, tous ses livres peuvent être perçus comme une conception visuelle de l'écriture. Son premier livre est centré sur la vue : c'est un cadre qui se déplace dans un champ. Il se dit, je vais faire revivre l'écriture d'une certaine manière, comme une espèce de fuite en avant. C'est en tout cas ma théorie, même si je suis le seul à l'énoncer (rires) ! Roussel est un type qui a peur, il a le pressentiment que la littérature est foutue, que les images vont prendre le dessus. On peut en discuter à l'infini. Je suis persuadé que ce n'est pas du tout un écrivain de l'imaginaire, même si dans *Locus Solus*, il accumule les scènes délirantes.

Roussel conçoit avant tout des systèmes, des dispositifs d'écriture labyrinthiques, voire mathématiques, sur lesquels il greffe l'irrationnel. Ce n'est pas de l'imaginaire pur, mais une construction mentale complexe. Si le protocole sur lequel repose cet imaginaire s'écroule, il n'en reste plus rien...

Tout à fait. Ce que dit Foucault sur Roussel est la plus belle chose qu'on ait dite : tout s'organise autour d'un vide central. C'est ce fameux noyau central. Et quand tu dis que Roussel met en place des systèmes, cela rejoint mes préoccupations : je n'arrête pas de mettre en place des systèmes. Je dirais même finalement que mes histoires

« Je n'arrête pas de mettre en place des systèmes. Je dirais même que mes histoires sont systématiquement des huis clos. Mon histoire vitaliste, c'est un enclos. »

sont systématiquement des huis clos. Mon histoire vitaliste, c'est un enclos, même plus encore qu'un huis clos. Je suis là avec mes brebis, mes vaches et mes humains, on est dans un parc, tout ça, et c'est fini : je ferme la lumière, on s'en va. On ne sait pas ce qu'il s'est passé avant, on ne sait pas ce qu'il se passera après. Mais entre-temps, je mets en place des systèmes, que ce soit l'interrogatoire de police dans *Civil* ou le braquage de banque dans *Casse*. Il n'y a pas de narration manifeste ; il y a chez moi la volonté de toujours faire un croche-patte au récit, au bout d'un moment, je veux toujours le mettre par terre avec mon système. D'où l'usage des *twists* à la fin. Cela vient du fait que je n'aime peut-être pas la littérature très libre. Peut-être que je n'aime pas la liberté en littérature, bien que l'accession à la liberté soit l'un des thèmes principaux de mes livres.

Ton langage est très ancré dans le présent. Tu n'as pas peur que cette écriture soit un jour datée ?

Non, car je cherche toujours à rejoindre ce que j'appelle « l'hyperprésent ». C'est la démultiplication de tous les trucs qui font aller au plus présent qui soit. Donc, le fait que les termes ne durent pas ou soient datés n'est pas vraiment important dans la mesure où ils servent juste à décrire une situation déjà vide de sens. Mon personnage lui-même invente le concept de « soliste » : on ne sait pas ce que ça va devenir – ça ne va peut-être intéresser personne, ça va peut-être faire son chemin –, mais surtout ça n'intéresse que lui devant son docteur. Ça n'a pas plus de portée. Mais il faut toujours inventer des termes nouveaux, reprendre des termes datés... L'essentiel n'étant pas là. Tout cela est déjà vide. La construction du livre est basée sur des sous-entendus, essentiellement philosophiques. Je ne cesse d'écrire des livres en creux. C'est tellement du présent qu'il n'y a même pas de hors-champ. Dans un dialogue, par exemple, je ne tire pas le tiret, parce que le dialogue fait partie intégrante du texte, il est aussi vivant que le texte. Tout est vivant de bout en bout. Je ne crois pas qu'il existe d'autres cas comme ça, sauf peut-être si tu trouvais de la poésie rurale, je n'en sais rien ; il n'y aurait que de la vie, peut-être... Mais je ne peux pas être pris en défaut là-dessus : tous mes livres sont irréprochables sur ce plan. Le vrai sujet de mon livre, c'est le présent. Le livre se déplace uniquement



« Dans un dialogue, je ne tire pas le tiret, parce que le dialogue fait partie intégrante du texte, il est aussi vivant que le texte. »

avec le présent où j'écris. Ce n'est pas une écriture figée. Tout y est vivant de bout en bout. On y nie le drame. Le drame est complètement oublié, où que ce soit.

Non seulement le drame, mais tout ce qui relève du sentiment. Tu désamorces même toute possibilité d'affect, de pathos. N'est-ce pas antinomique avec ce vitalisme, cette puissance de vie que tu revendiques ? Ton écriture est blanche, dévitalisée... N'est-ce pas contradictoire avec tes intentions ?

Non, j'ai vraiment l'impression, au contraire, de revitaliser. Dans le fait de sauter du coq à l'âne, de ne pas développer mes idées, de ne pas développer le récit... Dans le fait que ça bouge tout le temps, qu'il n'y ait pas de prise. Je pense que c'est une forme de modernité, qui me vient sans doute de la culture des jeux vidéo. En tout cas, de la fascination pour le virtuel. Même si je ne suis pas porté sur les réseaux sociaux.

Tu utilises certains codes de genres comme la SF, le polar... Tu t'imagines écrire un polar dans les règles de l'art ?

Oui, bien sûr, pourquoi pas. Mais il faudrait que j'aime plus la littérature que ça. J'aime lire, mais pas spécialement écrire. Je n'aime pas trop lire non plus, en fait (rires) ! En réalité, je suis plutôt musicien ! Sérieusement, j'aime bien lire, mais depuis peu. J'ai commencé à lire vraiment à l'âge de 30 ans. Je suis donc un peu en retard. Bon, j'aime écrire aussi, mais ce que je n'aime pas, c'est le cahier des charges. Je n'y arriverai jamais.

Tu viens pourtant de dire que tu avais besoin d'un système pour écrire...

Oui, mais c'est alors un cahier des charges que je m'invente. Comme *Casse*, qui aurait pu devenir un livre « artistique », et qui est devenu un truc avec plein de *post-scriptum*, de faits de société, de machins à la fois factuels et abstraits, délirants. Au bout d'un moment, ça ne m'intéresse plus assez pour que je persévère. J'ai bien pensé utiliser une forme narrative plus explicite, polar ou SF, mais ça n'a pas marché. Du coup, j'ai été confronté à la fois au cahier des charges de la littérature de genre et au système de l'Oulipo. Or, je ne veux ni l'un, ni l'autre. D'où un entre-deux qui crée peut-être des objets



littéraires modernes ou postmodernes, et tant mieux ; mais effectivement, je lâche l'affaire sur la validité littéraire, sur ce qu'on attend traditionnellement de la littérature. Je ne suis pas du tout affilié à une littérature narrative, où le lecteur serait suspendu à une intrigue.

Tes livres sont comme les branches individuelles d'une arborescence générale incarnée par l'ensemble de tes livres. C'est un projet d'écriture globale, plutôt qu'une succession de romans...

Voilà le meilleur pitch possible de ce que j'écris ! Ton arbre, je le prends (rires) ! Tu as tout pigé. Personne ne me signale jamais ça, que ma production constitue un tout, et non des entités séparées. Quelque part, c'est exactement ça : d'une part, l'arbre, c'est la vie, et d'autre part, ça forme un tout, c'est là l'intérêt. J'espère qu'il y a quand même un intérêt, même s'il est secondaire, à lire mes livres séparément, car moi-même ayant été un piètre lecteur, je ne vais pas demander aux lecteurs de lire tous mes livres... Déjà, ils ne les trouveraient pas, et puis, ce serait chiant (rires) ! Toujours est-il que tu as raison : à chaque fois, c'est plutôt une page tournée d'un livre général, plutôt que des livres isolés les uns des autres.

Pour un lecteur qui ne t'aurait jamais lu, *Sexes* va paraître... disons, déstabilisant, non ?

Si ça peut te rassurer, j'ai parfois relu certains de mes livres, et j'ai trouvé ça imbitable (rires) ! Je me suis dit : on ne peut pas écrire ça, c'est pas possible. J'ai demandé une fois à un copain de m'expliquer certains passages ! Il avait lu mes précédents, du coup, il m'a expliqué. C'était génial. Grâce à lui, je me suis dit que c'était pas si con...

Il y a des antécédents à ces systèmes d'écriture dont tu parles, notamment quelque chose qui s'est noué au début des années 2000 avec des auteurs expérimentaux, comme Olivier Cadiot, Édouard Levé, Nathalie Quintane...

C'est une question que je me pose beaucoup : si mon approche est datée. Quand je regarde les autres disciplines artistiques, art contemporain (que je fréquente beaucoup) ou musique (que je connais un peu), il n'y a que des individus. Je ne sais plus qui disait : « Il n'y a pas d'art, il n'y a que des artistes. » Peut-être que quelque chose s'est mis en place dans les années 2000, comme tu le dis : la recherche d'un système cryptique, qui est peut-être dépassée aujourd'hui. Mais mon système est symptomatique : c'est moi qui appartiens à mon époque. Mon écriture restera toujours liée à l'individu que je suis, qui ferme très vite la porte de la prison.

Tu dépeins néanmoins des préoccupations du quotidien relativement superficielles, liées à une existence de dandy mondain : vernissages, débats entre intellectuels, jeux vidéo, etc., qui n'appartiennent pas au champ de l'art ou de la littérature, et relèvent plutôt d'une écriture « papier peint », d'observations factuelles qui neutralisent toute émotion, à la manière du journal de Warhol...

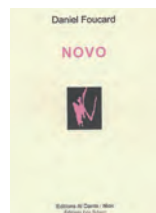
Continue...

C'est cette forme d'écriture conceptuelle post-pop qui me fait songer aux années 2000, à l'autofiction et à ses avatars... Aujourd'hui, les écrivains

« Si ça peut te rassurer, j'ai parfois relu certains de mes livres, et j'ai trouvé ça imbitable ! J'ai même demandé une fois à un copain de m'expliquer certains passages ! »

FOUCARD EN 3 ŒUVRES

POUR REMONTER AUX SOURCES OU ALLER PLUS LOIN, TROIS ESSENTIELS DE DANIEL FOUCARD À LIRE.



NOVO (2003)

LES DÉBUTS Une bonne entrée en matière dans le monde glacial et déshumanisé de Foucard : un récit sous forme de fragments, plus proche de la poésie expérimentale que du roman. Son écriture,

non exempte d'un humour grinçant, revêt tous les symptômes de l'inquiétude contemporaine et pénètre insidieusement la conscience. Son système cherche encore ses marques, mais les ingrédients sont déjà là.



CIVIL (2008)

POLICE ACADEMY Quittant la SF, Foucard s'attaque à l'État policier. Sous forme d'un cours, il brosse le portrait de Josh Modena, instructeur de police obsédé par la rigueur du Code civil et par le « travail de terrain » ; tandis

que les questions des futures recrues de la police sont de plus en plus absurdes, une conception républicaine de l'autorité se fait jour... Son meilleur roman, le plus ambigu et le plus drôle.



CASSE (2010)

L'ART POUR L'ART Pastiche de polar et réflexion sur la place de l'art dans la société (l'intrigue tourne autour d'une œuvre d'art judicieusement titrée *Casse*, qui consiste à exposer

980 000 € en petites coupures), ce roman à trous creuse profondément le sillon d'une écriture-fantôme, épistolaire, miroir à peine déformant de notre époque.

« chercheurs » rompent avec cette écriture blanche pour se coller au récit, se réapproprient des formes narratives délaissées ou écartées par les avant-gardes... Non ?

Tu ne peux pas faire fausse route si c'est ton analyse. Après, ce qui m'intéresse dans cette manière d'inventer des systèmes, c'est le déclin de l'Occident. Mon vrai souci, c'est de ne pas être Chinois. Si j'étais Chinois, le problème ne se poserait même pas. J'inventerais des systèmes et je serais payé pour ça par la société chinoise, qui fait 10 % de croissance par an. À partir du moment où je vis en France, dans un pays qui fait -2 % de croissance, mes systèmes, qui viennent des années 2000 ou d'avant, vont s'effondrer rapidement. Mais j'ai envie de croire qu'on est en pleine croissance. Je suis obsédé par cette idée de croissance et de décroissance. L'idée tendance du moment, c'est de revendiquer la décroissance. Pourquoi pas ? Simplement, je vois ce que sont une société en croissance et une autre qui ne l'est pas. Ça peut paraître réactionnaire ou libéral de dire ça, mais je suis porté par une société qui est en croissance. On est dans une gentille décadence, qui n'ira pas trop bas, qui restera stable, contrairement à ce qu'on voudrait nous faire croire. Mais on n'a plus d'ambition, on ne veut rien construire, rien inventer. Moi, ce que je veux, c'est inventer une sorte d'Oulipo du pauvre à volonté. Avec la naïveté de croire qu'on peut encore utiliser le mot « intellectuel ».

Le titre, *Sexes*, en dépit de son aspect programmatique, n'est finalement qu'un alibi. On pourrait dire que le livre en lui-même n'est pas sexué : il possède plutôt une dimension nihiliste, absurde, désenchantée...

Absolument. C'est déjà présent dans mes autres livres. Si j'avais vraiment voulu parler de sexe, le livre se serait appelé *Sexe*, au singulier. *Sexes*, au pluriel, parle du rapport homme-femme. Il y a juste un personnage qui parle, et je voulais le faire parler avec tous ses défauts. Il n'est pas brillant, pas très cultivé. Il se prend pour un docteur et son patient. Et il a une vision succincte, sans intérêt, des femmes. Il y a l'avocate, il y a Nina Rei... mais c'est toujours lui qui parle. C'est juste quelqu'un qui s'invente une addiction sexuelle pour essayer de soigner un problème plus important, puisqu'il adopte la psychanalyse du miroir. Tout est rétroactif, du coup.



« Si j'avais vraiment voulu parler de sexe, le livre se serait appelé *Sexe*, au singulier. *Sexes*, au pluriel, parle du rapport homme-femme. »

La déclinaison des névroses sexuelles m'a rappelé *L'Homme-dé*, de Luke Rhinehart. Il y a des analogies troublantes, sauf que tu désamorces aussitôt cet aspect baroque, cette vision débridée de la sexualité.

Plein de copains m'ont recommandé ce livre, et je suis en train de le lire en ce moment même. Je trouve ça démentiel. Je dirais que *Sexes* est coïncé entre *L'Homme-dé* et *Sexe*, *Mensonges et Vidéo* de Soderbergh, film sociétal phénoménal à l'époque. C'est presque plus intéressant de le revoir aujourd'hui, parce qu'il a perdu toute sa vigueur. Le mec qui se branle au lieu de faire l'amour, rien de plus anecdotique aujourd'hui. En revanche, il en reste un truc plus étrange qui m'a vraiment frappé. Mon livre est peut-être le contre-pied de ce film-là.

On a pourtant l'impression que *L'Homme-dé* est l'inverse de *Sexe*, *Mensonges et Vidéo*. D'un côté, l'outrance et l'humour noir, de l'autre, la froideur du voyeurisme et la mise en abîme par la vidéo...

La culture de mauvais goût, la provocation ou l'outrance, comme tu dis, sont ma culture de base. Mon modèle initial, c'est la *Beat Generation* et le punk. Mais ce n'est surtout pas ce que je veux exploiter ; je

veux au contraire mettre ça à distance. Il n'y a pas plus docile que mon écriture : il ne s'y passe rien de grave, rien de transgressif, l'outrance n'y rentre jamais en jeu. Mais elle m'obsède tout le temps. À chaque page que j'écris, je me demande : pourquoi n'est-ce pas plus outrancier ? En art, je n'aime que l'expérience-limite, quel que soit le domaine. Ce n'est pas que j'aime uniquement ça, mais c'est ce qui m'attire le plus. L'urinoir de Duchamp ou le *Carré noir sur fond blanc* de Malevitch, par exemple. J'aime qu'un artiste annonce à la population : « Ce que je fais n'est pas cynique, mais il faut que vous compreniez que je vais dans une nouvelle direction. » Ça a toujours été mon école. Mais je ne vais pas tirer sur la corde.

Te sens-tu un auteur politique ?

Je suis issu d'une famille communiste où l'on ne parlait que de politique. La politique m'a tenté à un moment. Mais je suis autodidacte, et je n'ai pas emprunté ce chemin-là. Pour moi, la seule vraie outrance, c'est au fond, d'essayer de convaincre une salle de congrès en montant à la tribune, de faire un discours et de renverser la salle. ■

SEXES DANIEL FOUCARD (ÉDITIONS INCULTE)